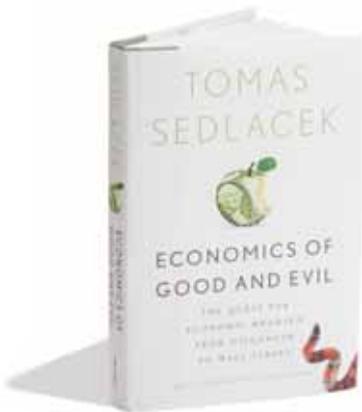


De la justice dans l'économie



Tomas Sedlacek

Economics of Good and Evil **The Quest for Economic Meaning** **from Gilgamesh to Wall Street**

Oxford University Press, Oxford, New York, 2011,
368 pages, 27,95 dollars (toilé)

Certains ont déjà tiré un trait sur la crise financière. Les appels à moraliser le système bancaire ou à repenser les fondements de l'économie ont été rejetés par les praticiens des affaires ou de l'économie dans leur hâte d'aller de l'avant. Les institutions financières sont revenues à la normale; les groupes d'intérêts réapparaissent dans le débat sur la réforme réglementaire; exemple frappant du biais de confirmation, beaucoup d'économistes découvrent que la crise ne fait que confirmer ce qu'ils pensaient déjà.

Et pourtant, la crise a ravagé l'emploi et les finances des ménages, laissant un héritage de tensions budgétaires qui pèsera sur les États pendant une génération. Le désendettement s'avère douloureux; les problèmes de la zone euro et la dégradation des perspectives de croissance mondiale montrent qu'il faut s'attendre à de nouveaux problèmes. Un peu partout, les économistes se demandent si le secteur financier n'a pas profondément altéré nos sociétés et si l'économie en tant que discipline ne doit pas changer d'orientation.

Ce livre érudit, original et opportun est un exercice de méta-économie, un examen des croyances qui sont à la base de cette science. Tomas Sedlacek, économiste tchèque renommé, étudie les origines intellectuelles de certains

présupposés de la discipline et certaines approches inédites qui ont été négligées dans notre consensus d'avant la crise.

Toutes les connaissances rationnelles se fondent sur des hypothèses concernant ce qui est important et ce qui fait marcher le monde. Ce sont des récits ou des mythes auxquels nous croyons, peut-être inconsciemment, parce qu'ils donnent un sens au monde. Ainsi, en économie, on a la main invisible, le marché parfait et l'*homo economicus* rationnel qui maximise l'utilité.

Sedlacek puise dans ses lectures vastes et éclectiques pour montrer que l'économie est un produit culturel. Dans les quatre premiers chapitres, il emprunte à Sumer, à l'Ancien Testament, à la Grèce classique et au christianisme leurs idées sur les questions économiques. Les trois courts chapitres suivants examinent l'apport de René Descartes, de Bernard de Mandeville et d'Adam Smith à notre pensée économique. La section finale, «Blasphemous Thoughts» (pensées blasphématoires), consiste en courts essais qui appliquent les constatations des chapitres précédents à des questions comme les bienfaits de l'avidité, le concept de croissance, le choix entre maximiser l'utilité ou le bien, la main invisible, l'*homo economicus*, les esprits animaux, le juste rôle des mathématiques en économie, enfin la nature de la vérité dans l'économie et les autres sciences.

Pour les économistes classiques, l'économie faisait partie de la philosophie morale. Depuis, la morale a été évincée quand l'idée «l'avidité est un bien» de Mandeville a remplacé les traditions juives et chrétiennes, ainsi que celles de Smith et de David Hume. Dans le même ordre d'idées, l'utilitarisme a mis l'accent sur la maximisation individuelle de l'utilité, oubliant le caractère moral de l'utilité collective selon John Stuart Mill — le plus grand bien du plus grand nombre. L'éthique sert de base à des institutions efficaces dans une économie prospère : c'est pratiquement sa seule emprise dans l'économie moderne. Sedlacek suggère qu'il est temps de réexaminer si les produits de l'économie sont vraiment des «biens» au sens moral.

Il souligne le désaccord manifesté explicitement par Smith avec Mandeville sur la question de savoir si les vices privés sont nécessaires au bien public, acquittant ainsi Smith de l'accusation selon laquelle pour lui la recherche de l'intérêt personnel garantirait la prospérité d'une nation. Dans *La Théorie des sentiments moraux* et *La richesse des nations*, pour Smith, comme pour son ami Hume, la société humaine est maintenue par les principes de bienveillance et d'autodiscipline, et la main invisible qui rapproche l'offre et la demande par l'action de l'intérêt personnel est seulement un mécanisme accessoire. En fait, le concept de la main invisible doit davantage au darwinisme social qu'à Smith.

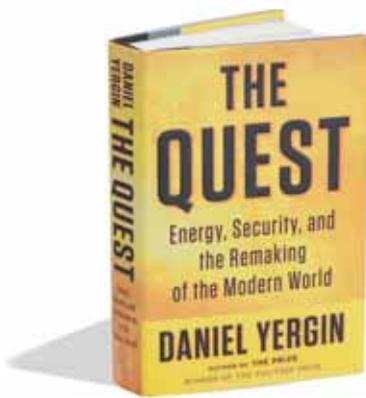
La recherche d'un principe unique à la base des comportements économiques a abouti à une discipline qui considère l'intérêt personnel comme le moteur de tous les phénomènes économiques, bien que Smith ait explicitement mis en garde contre les tentatives d'expliquer les actions humaines par un ensemble trop limité de motivations. L'homme est réduit à l'*homo economicus*, agent poussé seulement par un choix rationnel. Pourtant, ni Hume ni Smith n'admettaient que l'on pouvait expliquer les comportements humains par un seul principe égoïste. Pour eux, «les sentiments, et non la raison, sont la force motrice des comportements humains».

La gestation des mouvements intellectuels prend du temps. Pour que l'humanité abandonne le vieil édifice intellectuel, il faut que le nouveau soit achevé. Cela nécessite une masse critique de nouvelles idées qui donne un éclairage réaliste sur les problèmes actuels. Comme l'a dit Keynes, «tôt ou tard, ce sont les idées, non les intérêts établis, qui sont dangereuses pour le bien ou pour le mal». L'ouvrage intéressant de Sedlacek fait partie de ce projet de construction d'une meilleure économie et d'un monde plus juste.

Mark Allen

Représentant résident principal du FMI
pour l'Europe centrale et orientale

Une quête à la recherche d'elle-même



Daniel Yergin

The Quest

Energy, Security, and the Remaking of the Modern World

The Penguin Press, New York, 2011,
816 pages, 37,95 dollars (relié)

The *Quest*, dernier livre tonifiant de Daniel Yergin, est un dossier instructif sur l'énergie et son interdépendance avec l'économie, le pouvoir et la sécurité dans le monde. Yergin aborde un sujet ambitieux et complexe dans ce long ouvrage, mais le rend accessible à un large public grâce à une centaine de fiches qui résument son analyse et regorgent souvent de détails historiques. Le novice en apprendra beaucoup sur le vaste monde de l'énergie dont nous dépendons tant — son évolution et son fonctionnement. L'expert en énergie, même s'il n'est pas le public cible, y trouvera matière à mieux saisir la délicate interdépendance entre technologie, marchés, environnement et politique dans le débat énergétique actuel.

Yergin débute son récit le 31 décembre 1991, jour où l'ex-URSS s'est éteinte. Les lecteurs se demanderont peut-être (comme je l'ai fait) pourquoi commencer par la Russie pour relater une histoire sur l'énergie, loin des projecteurs du légendaire Moyen-Orient. Explication : cette superpuissance énergétique doit batailler avec les nombreux bienfaits et malédictions d'une économie fondée sur le pétrole et le gaz. La Russie a les capacités de redessiner la carte mondiale des combustibles fossiles, mais à condition de remettre d'abord de l'ordre chez elle. Elle doit

devenir bien plus efficace, disciplinée et organisée. Elle doit aussi atténuer sa dépendance intérieure à l'égard des ressources naturelles pour mieux tirer parti de cette considérable richesse.

Les coûts géopolitiques considérables du pétrole et du gaz focalisent aussi l'attention en Russie. L'agitation permanente chez les pays voisins bloque l'accès aux marchés lucratifs d'Asie. Pour transformer ses ressources en croissance économique, la Russie doit sécuriser une voie menant d'Asie centrale vers les pays plus au sud. Yergin dépeint les personnalités, la politique, le vide politique, le chaos et la violence qui empêchent cette richesse de se traduire en sécurité économique. La richesse minérale est une bonne chose, encore faut-il une action stratégique pour la transformer en croissance nationale et en stabilité régionale à long terme.

Sur fond d'agitation politique, Yergin décrit les liens économiques et sociaux planétaires inimaginables tissés progressivement par la mondialisation. Les distances et les frontières sont gommées, la production et les échanges mondiaux sont totalement imbriqués par les systèmes financiers et les chaînes d'approvisionnement à travers le monde. Maintenir un équilibre énergétique est hors de portée. Yergin expose la capacité qu'ont le pétrole et le gaz, à la fois produits de base et instruments financiers, à transformer les économies nationales et les nations elles-mêmes.

Le fragile équilibre des marchés énergétiques est facilement perturbé par un nombre incalculable de forces : nationalisme des ressources, conflits ethniques et révoltes populistes dans les pays exportateurs de pétrole, imprévisibles fluctuations de l'économie mondiale, innovations technologiques et financières aux effets perturbateurs, croissance enflammée dans les pays émergents, soulèvements politiques, guerres et escarmouches, terrorisme et cyber-attaques contre les systèmes énergétiques, changement climatique et la nature elle-même sont autant d'éléments qui pèsent lourd sur notre avenir énergétique. D'après Yergin, «la prochaine crise pourra venir de n'importe où».

Même si Yergin tire un grand nombre de salutaires sonnettes d'alarme, il nous fournit trop peu d'outils pour juger des priorités en termes d'énergie, de sécurité et de réorganisation du monde moderne. Le lecteur sera avide de savoir comment les Américains et les citoyens du monde pourraient élaborer une stratégie énergétique rationnelle pour le XXI^e siècle. Ce que propose *The Quest*, ce sont des milliers de pièces d'un puzzle, toutes plus intrigantes les unes que les autres à observer, mais difficiles à assembler.

Si cet ouvrage manque de solutions, il se rattrape par de précieux correctifs. Yergin avance que les aspirations d'indépendance énergétique des États-Unis sont non seulement irréalistes, mais risquent de saper les relations internationales, essentielles à la sécurité énergétique dans un monde interdépendant aux ressources limitées. L'infinie polyvalence de l'électricité est le «fondement de la civilisation moderne». Pour le monde des affaires, le plus grand enjeu de la sécurité énergétique sera le rôle croissant de l'électricité, qui alimente la majorité des innovations. Même si le monde n'est pas à court de pétrole, dont les formes non traditionnelles pourront largement nous approvisionner encore longtemps, l'importance que doit prendre la voiture électrique se justifie par de multiples raisons de sécurité. Loin de compromettre la mobilité mondiale, le véhicule électrique apporterait la stabilité énergétique et libérerait le pétrole pour d'autres usages. Au-delà de ces pépites, cet ouvrage est une mine de brillantes réflexions.

Yergin conclut en rappelant que l'énergie est une question d'arbitrage : pour tracer l'avenir de l'énergie, il faut naviguer entre les risques et les défis inhérents au pétrole, au gaz, au nucléaire et aux autres sources d'énergie.

Rien n'est moins sûr que la sécurité de notre avenir énergétique. Au contraire, elle restera une quête permanente, à la recherche d'elle-même.

Deborah Gordon

Coauteur de *Two Billion Cars: Driving Toward Sustainability* et membre principale de la *Fondation Carnegie pour la paix internationale*.